

Autour de La Planque *Genèse chaotique*

Alexandre Chartrand and Thierry Gendron

Number 234, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartrand, A. & Gendron, T. (2004). Autour de La Planque : *Genèse chaotique*. *Séquences*, (234), 36–37.

Autour de **La Planque**

Genèse chaotique



Alexandre Chartrand

Thierry Gendron (co-réalisateur)

L'idée originale de **La Planque** nous est venue quelques mois après la fin de nos études en cinéma. L'envie de raconter enfin une histoire dans un format long-métrage nous démangeait. Il nous fallait développer notre expérience avec le rythme du film, avec les attentes du spectateur, sur une période plus longue. Nous voulions faire un long-métrage, rien de moins.

Après avoir visité un lieu magnifique, une usine à la fois désaffectée et grandiose, nous nous sommes pris à rêver d'une histoire qui pourrait habiter ces lieux, dans lesquels nous souhaitions « emprisonner » le film. C'est sur un coin de table de restaurant, griffonnée sur quelques bouts de serviettes de papier, que notre histoire a vu le jour.

Suite aux bonnes expériences universitaires où nous avions eu à développer une trame narrative à deux acteurs, le défi de raconter une relation unique, de faire un film à deux personnages, était une source de grande motivation. Nous avions l'idée de ces deux dealers devant se cacher après un coup manqué. Peut-être parce que notre lieu était marginal ou appelait des personnages marginaux, mais ceux-ci se sont naturellement imposés.

À cause de la fébrilité que nous éprouvions devant ce film potentiel, nous avons cessé le financement après une seule demande en développement, qui fut refusée. Après tout, nous n'avions pas besoin de grand-chose. Le lieu était à notre disposition, au moment où nous le désirions. Nous n'avions besoin que de deux acteurs et, étant nous-mêmes cameramen, nous pouvions, avec une équipe très, très réduite, penser arriver au bout du tournage sans trop de peine. Après, nous verrions bien ce que nous aurions.

Première étape, fondamentale pour nous : les acteurs. Vu la nature du projet, il nous fallait trouver à la fois les acteurs qui pourraient incarner nos personnages, mais aussi qui accepteraient de travailler dans des conditions artisanales. Il devenait naturel d'impliquer les acteurs dans le processus créatif du film. Martin Desgagné et Pierre-Antoine Lasnier ont sauté sur l'occasion que nous leur offrions de contribuer à l'histoire dans laquelle leurs personnages évoluaient. Ce sont eux qui nous fournirent les dialogues, en plus de certaines scènes de **La Planque**.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés en production, à l'été 2000, avec l'aide matérielle du Vidéographe et une subvention ridicule du programme Jeunes volontaires d'Emploi Québec. Sans avoir réussi à obtenir les permis nécessaires pour l'occupation de notre lieu de tournage principal, nous nous retrouvions à chaque jour à entrer par infraction sur le site. Acteurs, réalisateurs, techniciens (moins de dix personnes), tous donnaient un coup de main pour investir les lieux le plus rapidement possible afin d'éviter de se faire prendre. La fébrilité était dès lors propagée à l'équipe, et nous étions prêts pour une autre journée de tournage. Sans électricité ni eau courante, l'immense usine que nous habitons le temps du tournage était pour nous un lieu à la fois austère et sécurisant : malgré les rats au sous-sol, une fois sur le toit de l'usine, nous savions que personne ne pouvait déranger les élans de création qui ont forgé le récit.

En seulement huit jours, le film était dans la boîte. La plupart des scènes ont été tournées rapidement, en deux ou trois prises. Nous tournions à l'aide de deux caméras, sans découpage technique. Encore une fois, ce fut un plaisir de choisir sur les lieux mêmes l'angle qui nous convenait le plus, sans être prisonniers de décisions préalables. Nous nous adaptions à notre lieu au lieu de l'adapter à nos fantasmes.

Aussi, le travail de répétitions auquel nous avons accordé une importance particulière, sachant que notre film en dépendait, a contribué au succès du tournage. Lorsque les acteurs connaissent bien leur personnage, ils peuvent participer au film en proposant des avenues nouvelles. Celles-ci devraient normalement convenir aux réalisateurs, puisque les acteurs travaillent dans leur univers depuis un certain temps. Le travail de répétition, en plus de développer les personnages, affûte la communication acteurs/réalisateur.

En tournant sans éclairage artificiel, sans champ/contrechamp, sans interruption durant parfois vingt minutes dans une seule prise, tout le processus de tournage contribuait à maximiser le jeu des acteurs pour conserver une émotion juste. Nous recherchions la simplicité et la véracité avant toutes autres choses et on ne se voyait pas couper le jeu de l'acteur à toutes les deux répliques.

Ayant épuisé les ressources financières du film en production, nous nous retrouvions, avec un des premiers G4 (450 Mhz...), en plein contrôle de la postproduction, dans le sous-sol de notre appartement. C'est alors que nous avons percuté le mur de la postproduction de plein fouet : la finition du film nous prendra près de trois ans.

Après avoir terminé la post, malgré deux autres refus des « subventionneurs » institutionnels, l'énergie nécessaire à la conclusion de cette longue aventure nous est venue lorsque les Rendez-vous du cinéma québécois ont accepté de présenter le film en primeur en hiver 2004. Forts de l'intérêt suscité par la présentation du film aux RVCQ, nous avons envoyé une copie à Louis Dussault (le distributeur K-Films Amérique), qui a adoré. C'est avec le soutien de K-Films Amérique et après avoir vu le film que Téléfilm a accepté de financer la distribution du film. Nous avons terminé la traversée du désert.

Le film a finalement été présenté en salle, aux côtés de films grand marché, mégafinancés (type **Camping sauvage**), ce qui nous faisait bien rire, considérant que nous nous retrouvions au même endroit pour cent fois moins de budget.

Évidemment, la survie en salle passe par le marketing, et notre campagne de mise en marché ne faisait pas le poids dans le paysage médiatique. Alors, malgré une presse favorable, le film s'est rapidement fait tasser, direction télé et clubs vidéo.

Le premier constat de notre aventure : nous ne sommes pas les seuls. Si nous l'avons fait, biens d'autres suivront. La démocratisation du cinéma (comme on nous l'annonçait lors de nos études) a véritablement débuté. Les moyens de production sont réellement accessibles, il s'agit de les utiliser intelligemment.

Il ne faut pas essayer de faire un film de science-fiction en DV. Ou en tout cas, il faut avoir conscience des moyens qui sont à notre disposition, et travailler avec ceux-ci comme avec autant de contraintes appelant des solutions inédites. Ce qui compte vraiment, c'est la qualité du scénario, du jeu des comédiens et du traitement, des éléments qui ne coûtent somme toute pas très cher.

Et quel laboratoire fantastique, où l'on peut raconter son histoire librement, en faisant des erreurs parfois, mais toujours en suivant son propre objectif, ses propres désirs, au lieu de faire des erreurs qui affectent le film pour des raisons de *deadline* ou de diffuseurs télé trop frileux.

Avec la quantité toujours plus grande de jeunes qui considèrent que le cinéma est leur vocation, avec tous ceux qui ont des choses à dire, des émotions à faire partager, les conditions de production actuelles sont séduisantes. Oui, on peut arriver à faire un film avec peu de moyens, et celui-ci peut même être suffisamment réussi pour être à l'affiche, aux côtés de productions grand public.

Mais ces films y parviendront-ils sans une diffusion adaptée à leurs besoins ? Probablement pas. Sans les cinémas Beaubien et Le Clap, qui ont accepté de projeter **La Planque**, nous n'aurions même pas pu présenter une demande de distribution à Téléfilm Canada. La relève a plus besoin de diffusion que de subventions, même si ces dernières restent insuffisantes. Que ceux qui ont les moyens financiers et à cœur les intérêts du cinéma québécois le réalisent, et nous formerons toute une nouvelle génération de cinéastes qui font des films pour un public au lieu d'un tiroir, qui apprennent à faire des films non seulement en les fabriquant mais aussi en vivant les réactions du public. **☛**

Alexandre Chartrand / Thierry Gendron

La Planque | Pierre-Antoine Lasnier à gauche et Martin Desgagné à droite

